

1956

## RETOUR VERS L'ENFER

Ce 18 mai 1956 est un jour funeste pour notre famille. Nous venons d'être avertis dans la matinée même par une personne qui a apporté un document pour ma belle-mère, disant que cela venait de l'hôpital Sainte Marguerite. Au simple mot d'hôpital, ma belle-mère s'effondre en larmes. Ne sachant pas lire, elle monte presque à quatre pattes, demander à madame Michel, notre propriétaire, qui réside à l'étage au-dessus, de lui expliquer le message. À la lecture du billet, Mme Michel serre ma belle-mère dans ses bras en lui disant que mon père vient de mourir. Là, ma belle-mère s'effondra en larmes. Je lis moi-même le billet et comprends que je viens d'être orphelin pour la deuxième fois. C'est pour moi un choc terrible, je n'avais déjà plus ma mère depuis l'âge de trois ans. Je ne l'avais d'ailleurs pour ainsi dire pas connue, mais là, c'est l'horreur. La dernière fois que nous avons vu mon père, c'était la semaine précédente. Il était mal et se plaignait de douleurs au bas du ventre. Il était dans un piteux état, barbu et amaigri, il faisait peine à voir. Son visage était très pâle, j'étais gêné et ne sus pas quelle posture adopter. J'étais triste à crever.

En revenant de l'hôpital, nous avons fait le constat que notre situation est totalement désespérée. Ma belle-mère se rendant compte qu'elle est bien incapable de gérer notre foyer, ne sachant ni lire ni écrire et ne parlant presque pas la langue française, a une véritable crise de nerfs. Affalée sur le sol, elle pleure pendant des heures. Elle se sent absolument perdue dans un pays étranger ne sachant que faire. Évidemment, pour elle, Marseille est un monde aux antipodes du sien ! Dans son village, lorsqu'une personne décède, les femmes de la famille et même les voisins prennent soin du corps du défunt. Elles le préparent, il y a une nuit de recueillement et de prières. Tous les gens du village viennent lui rendre hommage une dernière fois. Le lendemain, tous les hommes, en une procession, transportent la dépouille, en psalmodiant le *Hi LLah ha Hila ha Hila LLah, hi Mohamed, Rassoul Li LLah !* vers sa dernière demeure, le cimetière de Sbaya pour notre quartier.

Mais ici à Marseille, dans cette grande ville, ne connaissant personne, la panique a envahi l'esprit de ma belle-mère. Étant dans le dénuement

le plus complet, elle décide de ne pas faire rapatrier le corps de mon père au pays, comme cela se fait habituellement. La mort dans l'âme, elle laisse l'hôpital l'enterrer à Marseille, hélas, en fosse commune. Depuis toujours, les Kabyles envoient les dépouilles de leurs morts au village pour y être enterrées. Malheureusement, mon père ayant eu la mauvaise idée de vouloir s'affranchir des liens qu'il avait avec sa communauté se mit en marge en ne fréquentant plus ses compatriotes. Par voie de conséquence, les siens l'oublièrent, comme lui-même les avait oubliés de son vivant. De ce fait, je n'ai jamais pu me recueillir sur sa tombe.

Nous avons quitté la Grande Kabylie, trois ans plus tôt, en 1953, pour vivre à Marseille où mon père travaillait depuis plusieurs années à la maison LE CHAT, fabrique du fameux savon de Marseille. Il souhaitait nous soustraire à la misère qui régnait dans cette région oubliée des Dieux.

La Kabylie avec ses paysages lumineux, le Djurdjura enveloppé comme par pudeur, dans son voile bleuté au loin par delà les collines verdoyantes. Merveilleuse et misérable Kabylie que j'aime pour y avoir vécu des moments de bonheur et de liberté totale, mais aussi de détresse à partir de l'âge de quatre ans. C'est-à-dire que j'y suis arrivé en 1946, accompagné de Jeannot mon demi-frère, que ma mère avait eu de son premier mariage. Après la disparition de notre mère, mon père ne pouvant plus nous garder avec lui à Marseille nous emmena vivre avec sa vieille mère, Fatima, dite Thaouermichth, dans son village natal, Tizi-Hibel.

Aux vacances suivantes, mon père a dû ramener Jeannot à Marseille. En effet, ayant environ quinze ans, il ne pouvait absolument pas s'adapter à la vie que mènent les Kabyles dans leurs montagnes. Une vie de misère et de privations. Jeannot a souffert beaucoup plus que moi, vu son âge, quatorze ans à notre arrivée en Kabylie. Il avait connu la vie d'un Français en France et ne pouvait accepter sa nouvelle condition d'existence. Il ne parlait pas un mot de notre langue. Cela a duré plus d'un an, habillé de haillons et trop souvent pieds nus. Ma grand-mère étant trop vieille, il devait s'occuper des animaux, les nourrir, aller les faire paître loin du village et en revenant, apporter un fagot d'herbe pour la nourriture des animaux à la maison. Il devait aussi apporter du bois pour cuisiner et chauffer la maison. C'est ainsi d'ailleurs qu'il fit un premier scandale au village.

Un jour, il alla carrément dépouiller le bâtiment d'un lieu Saint, qui se trouve à l'extérieur du village sur le chemin de Thifilkouth, un de nos champs. À proximité du lieudit Thakhelote, une antique mesure qui devait être là depuis des siècles, nommée par les villageois Eldjemmaa n'Thighzirth, (assemblée et/ou lieu d'assemblée de Thighzirth). Il en rapporta une partie de la charpente, chargé comme une mule : ce fut l'affolement général. Toutes les familles étaient en colère contre ce vaurien qui se permettait de violer un lieu d'un si grand saint. Il a été obligé de tout rapporter et le remettre en place sous peine de malédictions. Imaginez ! Détériorer un lieu saint, d'un musulman en pays musulman, c'est prendre des risques de lapidation, purement et simplement. Après avoir expliqué qu'il n'était pas au courant des us et coutumes du village, les gens acceptèrent qu'il remette les lieux dans le même état qu'ils étaient auparavant. Mon frère s'exécuta.

Il faut dire que ce lieu saint est déjà une ruine, et pour les trois quarts environ, la toiture est affaissée, les poutres et chevrons touchent le sol, du côté droit vu du sentier qui descend vers notre champ de Thifilkouth. Les tuiles de cette bâtisse sont romaines pour le peu qu'il en reste. Le quart gauche de la bâtisse subsiste, assez haut pour que l'on devine qu'il y a eu au temps de sa splendeur, un étage avec une sorte de lucarne sur le pignon. L'intérieur est délabré, mais à une certaine hauteur il y avait une série de trous et quelques restes de poutres qui pendaient, ce qui prouve qu'il y avait bien eu un plancher et au-dessus un étage, ce qui ne se voit jamais dans nos maisons kabyles de l'époque. La bâtisse est entourée de tas de pierres énormes et bien taillées, mais surtout des tuiles et du bois de charpente, le tout couvert de mousse dans un écrin de ronces géantes.

Ce qui retient immédiatement l'attention, vus du sentier, ce sont surtout de majestueux arbres autour de la bâtisse, comme des pins très vieux et énormes aux troncs torturés. Des cèdres bleus immenses et d'autres essences que je ne connais pas, magnifiques et tous très âgés. Des arbres qui ne sont pas originaires de la région.

Cette maison est édiflée sur un petit promontoire au milieu d'un creux entre deux collines couvertes d'oliviers, un paysage un peu féérique et mystérieux. Je dois dire que cette bâtisse a du caractère, elle semble vous regarder de haut. Comme pour dire, si tu connaissais mon histoire, tu serais effrayé et plein d'admiration pour mon passé glorieux. Bref, elle impose le respect. Il est vrai que plus tard, lorsque

j'allais, passant par là, cet endroit me donnait toujours le frisson, la chair de poule, avec les cheveux qui deviennent sensibles, car il m'a toujours été dit que le lieu était hanté, que des esprits y résidaient, ce qui est apparemment admis par tous les gens du coin. À présent, je pense que cette bâtisse doit être là depuis les temps de Jugurtha et que ce devait être la demeure d'un noble berbère. Je ne vois que cela comme explication, mais sûrement pas un lieu saint comme on l'entend généralement au village où serait enterré un homme saint et vénéré.

La deuxième folie de mon frère, car il était prêt à tout pour repartir à Marseille : il s'est déshabillé et a parcouru notre ruelle Ath Azzouz avec son zizi à l'air, jusqu'au coin des Douzi, il voulait tourner à gauche pour se montrer en pleine Djemâa, mais heureusement, des voisins l'ont empoigné manu militari, enveloppé dans un burnous et ramené à la maison. Certains voisins et même des cousins l'avaient pris à partie et lui ont sonné les cloches. Il avait quinze ans et son comportement était inacceptable pour tout Kabyle de bonne famille, mais cela, lui s'en moquait, car son seul but était de repartir pour Marseille. Ce qu'il réussit à merveille, puisqu'à la suite de dizaines de lettres de plaintes du village, aux vacances suivantes, mon père revint pour le ramener avec lui.

Puisque vous connaissez à présent mon frère Jeannot, je me présente : Je suis né à Marseille, mes parents m'ont prénommé Max, Maxou en Kabylie. Mon nom français est DRIDER. Mon nom berbère (Kabyle) est Ait Ali Omrane que l'on prononce Ath Ayomrane. Et l'I ne se prononce pas, il est muet.

Je suis né, en effet dans cette bonne ville de Marseille, le 16 novembre 1942 sous le regard bienveillant de Notre Dame de Lagarde. Exactement au même endroit où mon père me ramena en 1953, l'appartement que nous loue Mme Michel, au premier étage du 58 boulevard Boisson, dans le 4<sup>e</sup> arrondissement. Je suis né de mère française, Marthe LAIB née à Troyes, et d'un père français, de son prénom, Outhoudherth né à Tizi-Hibel, petit village de Grande Kabylie. Mes parents n'étant pas mariés, mon père m'a reconnu à l'état civil comme son fils.

À partir de 1946, j'ai vécu au village avec ma grand-mère Thaouer-michth. Voyant sa mère très malade, mon père décide en 1948 de me donner une autre mère en se remariant avec une fille du village qui se nomme Tharkouïa Djehel, Ath Mansour. En 1949, un garçon est né

de cette union, prénommé Mokrane (ce qui veut dire « grand »), donc Mokrane n'Ath Ayomrane. Je venais d'avoir un autre demi-frère du côté de mon père cette fois-là. Ma grand-mère que j'adorais est décédée en 1950. Elle était magnifique. Dans sa jeunesse, elle était l'une des plus belles femmes du village. Avec deux voisines, elles avaient reçu chacune un surnom à la gloire de leur beauté. Pour ma grand-mère c'est Thauerlichth, la grand-mère de Saïd Fedani, mon copain et voisin, c'est Thabvourskourth et la grand-mère de Mohed-Akli Ghanes, c'est Aïchoucha N'Ath Yaggoune.

Le mot Ath veut dire « ceux » (appartenance) et le N « de » ; par exemple, je suis Maxou N'Ath Ayomrane (Maxou des Ayomrane). Le jour de la création des familles kabyles, je parle des temps immémoriaux, ma famille reçut le nom d'Ath Ali Omrane (la famille de Ali-Omrane) mon aïeul, sûrement le chef de famille du moment. Par la suite tous les membres de cette famille se définirent comme untel (le prénom) suivis du nom de la famille. Exemple : mon prénom Maxou de la famille Ayomrane ce qui donne Maksou n'Ath Ayomrane, prononcé avec l'accent kabyle, en effet le T, se prononce THE.

Pour exemple, Tizi-Ouzou se prononce Thizi-Wezou, un peu à l'Anglaise. C'est pourquoi, pour faciliter la compréhension et la lecture des noms, je les ai délibérément écrits de manière phonétique, la manière kabyle de les prononcer, sauf pour ceux connus comme Tizi-Ouzou ou Tizirt sur mer qui ont leurs panneaux de directions à tous les carrefours de Kabylie.

La semaine qui a suivi le décès de mon père est triste et des plus agitées. Ma belle-mère est désemparée, ne sachant pas comment réagir, ni à qui s'adresser. Notre seule chance de nous en sortir est d'appeler sa famille à notre secours, dont plusieurs membres se trouvent à Paris.

Après avoir expliqué notre situation à M. Lagarde mon instituteur, il me donne la permission de rester chez moi les jours suivants, le temps que les choses reprennent leur cours normal. Apprenant la mauvaise nouvelle, mes copains sont tous venus me voir. Il faut dire que mes copains étaient aussi importants pour moi que ma famille, car je vivais plus avec eux, à l'extérieur, qu'avec ma propre famille à l'intérieur.

Mme Michel nous a aidés à prendre contact avec les gens de la famille de ma belle-mère à Paris. Je traduais comme je le pouvais avec mon kabyle plus qu'approximatif. Elle m'a rappelé affectueuse-

ment qu'elle m'avait très souvent porté dans ses bras lorsque j'étais bébé, qu'elle avait été presque une mère pour moi. C'est vrai qu'elle m'a probablement sauvé la vie, car elle m'a raconté que j'ai été très malade lorsqu'elle m'avait pris en charge. Affolée, elle avait même fait appel au curé de saint-Calixte, l'église du boulevard Boisson, au coin du stade Vallier, pour venir me voir. Me pensant à l'article de la mort, ce bon curé avait cru bon de m'ondoyer (baptême provisoire dans l'église chrétienne).

Elle m'a avoué qu'elle pensait à un moment me perdre et que c'est grâce à la ténacité d'un médecin que je m'en suis sorti. J'ai paraît-il eu un traitement de cheval et des piqûres durant plusieurs semaines. De fait, elle doit dire la vérité, car j'ai encore des marques longues de plus de six centimes à chaque cuisse. En effet, elle s'est occupée de moi durant au moins une année et remplacé ma mère qui a disparu brutalement à cette époque-là. Pourquoi ? Je le découvre beaucoup plus tard ! Personne avant elle ne m'a parlé de cet ondoisement. Elle m'a expliqué que j'étais en quelque sorte baptisé comme chrétien, qu'il me suffira plus tard de confirmer pour l'être vraiment. Incroyable ! Je suis tombé des nues ! Je n'ai pas voulu la contrarier en lui avouant qu'en 1950 en Kabylie, j'ai été circoncis et que je suis donc musulman à présent. Je l'aimais beaucoup.

Deux jours après, nous recevons un message de Paris nous informant qu'une personne va venir très rapidement pour nous épauler. Moins d'une semaine plus tard, un cousin, de la famille des Ouadi (Ath Mansour, de leur nom kabyle), dont la famille de ma belle-mère les « Djehel » fait partie, arrive chez nous. À sa vue, le visage de ma belle-mère s'éclaircit dans une sorte de joie, puis soudain fond en larmes. Elle vient de reconnaître Bélaïd (prononcé Viëïdh). Tharkouïa m'indique, ce qui me rassure quelque peu, qu'il est aussi l'oncle de mon ami Mokrane que j'avais en Kabylie. Il a été chargé de nous convoier au pays suivant un plan d'évacuation qui a été mis au point en famille à Paris. D'emblée, il prend les choses en mains. C'est visible qu'il sait ce qu'il doit faire. Il commence par rassembler toutes nos affaires, trie avec ma belle-mère ce que nous pouvons emporter et ce que nous devons absolument abandonner sur place. Il décide que nous n'emporterons que le strict nécessaire, pas un seul meuble ni jouets. Ma belle-mère et lui, se crêpent le chignon et se disputent, dans un mélange de français et de kabyle. Connaissant bien la vie au village, elle veut emporter le plus possible d'affaires, ce que refuse obstinément son cousin.